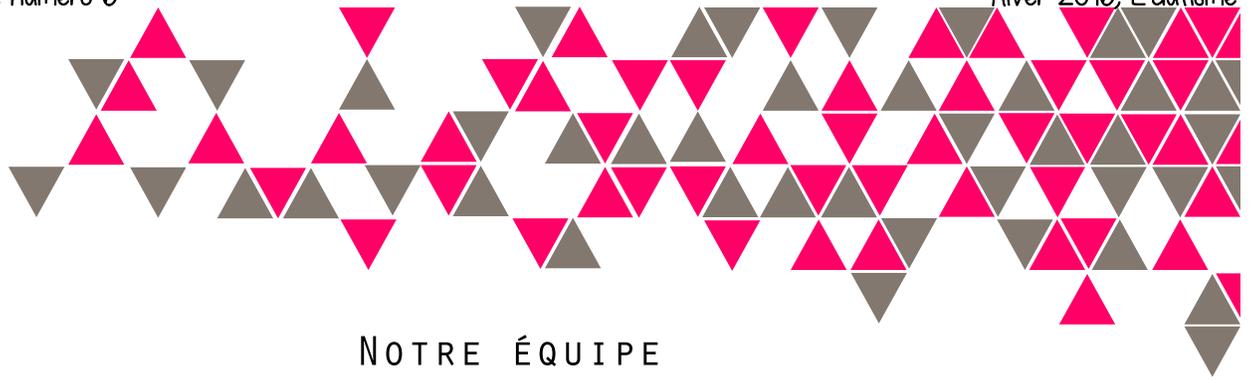


LUNATIC





NOTRE ÉQUIPE



L'équipe de rédaction

Pamela Déom

Arts, lettres et communication, profil cinéma

Marianne El-Sabbagh

Ancienne participante, maintenant étudiante de l'UdeM

Éric Fernet

Tremplin DEC

Simon Lambert

Sciences de la nature, profil biologique

Nicolas Lavoie-Zhao

Ancien participant, maintenant étudiant de l'UdeM

Alexandrine Robitaille

Sciences humaines, profil regard sur l'individu

Émile Rousseau

Sciences humaines, profil monde et société

Christophe Roy-Allain

Ancien participant, maintenant étudiant de l'UdeM

Audrey Thérien

Tremplin DEC

Illustrations

Vincent Bélair

Arts visuels

Marc-André Bouchard

Arts visuels

Équipe de révision

Chantal Courtemanche

Conseillère en Services adaptés

Mylène Crépeau

Soutien administratif

Émilie Robert

Conseillère d'orientation

Rédactrice en chef

Émilie Robert

Coordination

Chantal Courtemanche

Conseillère en Services adaptés

Mise en page

Juliette Granger

Étudiante à l'UQAM



TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| Mot de la rédactrice | 4 |
| Une autiste et son reflet | 6 |
| De Spock à Forrest Gump | 8 |
| Moi, autiste | 13 |
| La fiction : meilleure amie de l'autisme ? | 15 |
| Jeux d'enfants, ou comment l'autisme influence les relations entre frères et sœurs..... | 17 |
| Récit | 21 |
| Les facettes | 23 |
| Un enfant rêveur | 25 |
| Intérêt particulier : une flamme de vie | 27 |
| La teinte | 30 |
| Bande-dessinée | 33 |



MOT DE LA RÉDACTRICE

Émilie Robert, conseillère d'orientation

Le *Lunatic* en est à sa dernière parution en version papier. Eh oui ! En cette ère du numérique, les possibilités qu'offrent les technologies sont à la fois vastes et intéressantes. Ainsi, dès l'automne 2016, les étudiants qui participent à l'activité du *Lunatic* travailleront sur un nouveau projet : un site Web.



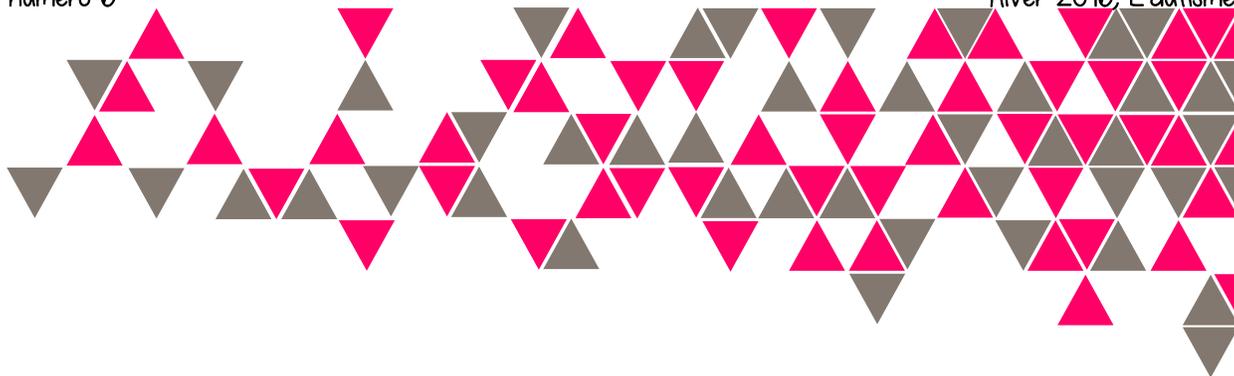
Or, ce n'est pas simplement pour suivre la tendance que l'équipe du *Lunatic* se tourne vers le Web. En invitant les étudiants à animer un site Web, nous nous retrouvons à pouvoir inclure un plus grand nombre de participants, toujours des étudiants du Collège Montmorency ayant un TSA. En effet, la version papier du *Lunatic* répondait aux passions particulières des jeunes qui l'ont fondé en 2013. Ils aimaient lire, écrire et dessiner. Depuis ce temps, de nouveaux étudiants autistes fréquentent le Collège Montmorency et ont d'autres talents à mettre à profit au sein d'une activité étudiante. Vidéographes amateurs, musiciens à leurs heures, étudiants en électronique et passionnés de technologies, les profils des participants sont de plus en plus variés. Le magazine papier limitait la contribution d'étudiants ayant d'autres passions que l'écriture.

Dès l'automne prochain, ils présenteront sur leur site Web leurs réalisations sonores, graphiques, artistiques et littéraires, le tout agrémenté de rubriques interactives destinées à des échanges de commentaires et des blogues.

Le site sera mis à jour régulièrement et des notifications pourront être envoyées par l'entremise des réseaux sociaux les plus utilisés, comme Facebook et Twitter. Le site s'appellera **Autistes au collégial** et sera accessible dès l'automne 2016.

Ce virage s'inscrit à la fois dans une perspective de développement des compétences des jeunes ayant un TSA au Collège Montmorency, mais également dans une optique plus large d'inclusion des personnes autistes dans toutes les sphères de la vie. Les personnes ayant un TSA ont des talents variés et souvent sous-estimés. Plusieurs ne s'ima-





ginent pas qu'elles puissent être performantes et créatives dans tous les secteurs du monde du travail. En édition, en multimédia ou ailleurs, elles travaillent en équipe, assistent à des réunions, échangent avec leurs collègues et contribuent à faire avancer le monde. Et ce sera le cas pour la réalisation du site Web.

Vous aurez compris que l'équipe est tout de même émue de vous présenter le *Lunatic* version papier pour une dernière fois. Nos auteurs et dessinateurs ont donc choisi cette fois-ci un thème très personnel. Ils nous parlent d'autisme et l'illustreront dans ses formes aussi variées qu'il se manifeste. Plusieurs nous parlent de leur expérience personnelle, d'autres, de leur compréhension de ce qui les distingue des personnes neurotypiques ou de la perception de la population générale sur cette réalité bien à eux. La parution de cette dernière édition tombe à point nommé, puisque sa sortie coïncide avec le mois de l'autisme au Québec.

Nous vous souhaitons donc une bonne lecture et vous donnons rendez-vous sur le site Autistesaucollegial.com !





UNE AUTISTE ET SON REFLET

Pamela Déom

Arts, lettres et communication, profil cinéma

L'autisme est un sujet que je trouve peu répandu et parfois mal compris. Être née autiste amène à plusieurs épreuves, et l'une des plus grosses épreuves est l'acceptation de soi. Laissez-moi vous partager mon histoire, qui expliquera les multiples regards que j'avais en moi jusqu'à aujourd'hui.

Très étonnant peut-être, mais j'ai été diagnostiquée à l'âge de 3 ans. Donc, je ne pourrais pas vous témoigner ce jour révélateur. Je le porte depuis tout ce temps. C'est à l'âge de 7 ans que j'ai vraiment appris que j'étais autiste. Quand ma mère me l'a dit, je ne m'en suis pas soucié. Pour moi, ce n'était que la réponse à ma question « Pourquoi aie-je fait une prématernelle et pas mon frère? ». Je ne comprenais pas l'impact que ça pouvait avoir.

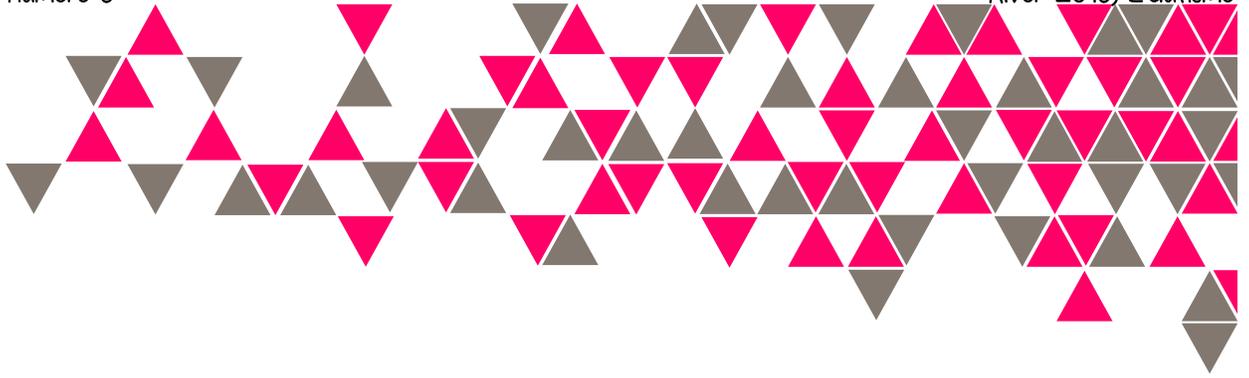
Le vrai regard sur moi-même a commencé au primaire. Là où j'ai subi de l'intimidation parce que je n'agissais pas comme les autres. Je n'étais pas méchante, mais mon comportement était inadéquat. Les

gens ne comprenaient pas tout ça, alors ils me voyaient comme une antagoniste. Avec les insultes que je subissais de la part des autres élèves ainsi que le manque de soutien moral des adultes, je commençais à avoir un grand manque d'estime de soi. À 13 ans, je me voyais comme une personne qui n'aurait jamais dû naître.

J'ai arrêté cette phase sombre pas très longtemps après, mais cela ne voulait pas dire que mon regard sur moi-même s'était beaucoup amélioré. Je faisais tout pour être comme les autres, et le sujet de l'autisme était à éviter, car je ne le prenais pas toujours bien. Parfois, j'argumentais avec mes parents pour ne plus avoir d'éducatrice dans le but de paraître la plus « normale » possible.

Quand est-ce que j'ai vraiment décidé de m'accepter?

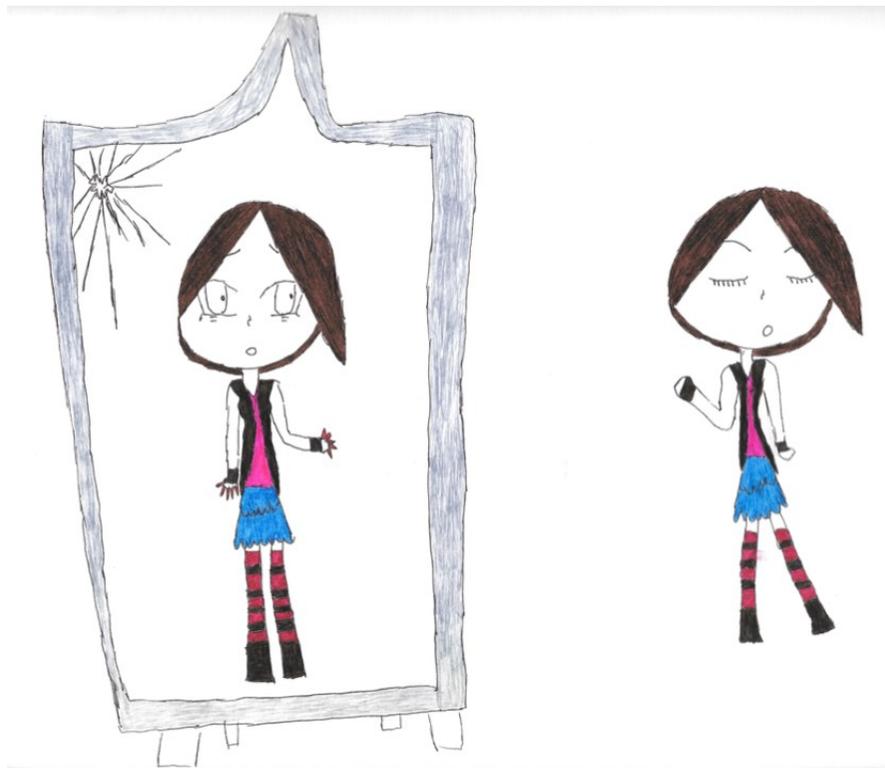
Depuis l'année passée, à mes 18 ans. C'était au moment où j'ai rencontré madame Chantal Courtemanche. Elle m'a



parlé du magazine Lunatic ainsi que du groupe. Elle m'a demandé si je voulais m'y joindre. J'ai vite accepté. Quand j'ai fait officiellement partie du groupe, c'est là que mon point de vue a changé. Complètement. Tout le monde du Lunatic, autant les élèves que les adultes, m'ont fait réaliser à quel point être autiste n'a rien de mal. Au contraire, être autiste a plusieurs bons côtés que je ne remarquais pas avant, comme la mémoire photographique ou même le don des sens

développés. Oui, être autiste est dur à accepter. Cela peut prendre plusieurs années avant d'y arriver. Mais il suffit d'arrêter de se fier aux stéréotypes et de se faire connaître vraiment.

Plusieurs combats se sont faits à l'intérieur de moi mais aujourd'hui je peux enfin dire : «Je suis autiste et je m'aime comme je suis.» ■



Dessin de Pamela Déom



DE SPOCK À FORREST GUMP

Simon Lambert

Sciences de la nature, profil biologique

L'autisme est un syndrome qui a été découvert il y a à peine 73 ans. Cela expliquerait pourquoi la plupart des gens d'aujourd'hui ne connaissent pas encore parfaitement les différents symptômes de ce trouble du développement. Curieusement, depuis 1943, malgré la méconnaissance générale des gens pour le sujet, la culture populaire a évolué de manière à ce que les personnes ayant une différence soient devenues des personnages de première importance dans les œuvres de fiction, voire même carrément les héros principaux. Comme en ce moment même, je suis en *carême* de pensées négatives, ça me fait du bien de savoir que la société, par le biais de la fiction, accepte les gens ayant des troubles sans les prendre nécessairement sous un aspect négatif.

Mais venons-en aux faits. Malgré cela, les personnages autistes dans la fiction ne sont pas faciles à trouver pour des gens qui ne sont pas autistes eux-mêmes, qui n'en connaissent pas les symptômes ou qui ne sont pas des neurologues expérimentés ayant le savoir absolu sur l'autisme. Pour bien observer ces individus fictifs, il existe

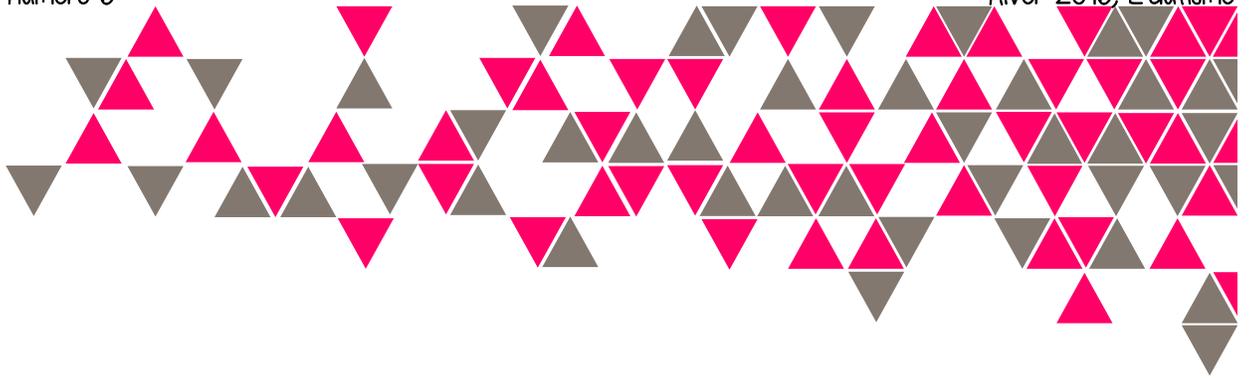
des caractéristiques que l'on retrouve généralement aussi chez des individus autistes (mais en plus grand nombre). Seulement, n'oubliez pas que ces personnages sont des stéréotypes et qu'ils ne sont pas nécessairement représentatifs des individus ayant un TSA.



Monsieur Spock, *Star Trek*

1. Mémoire hellénique

Un fait remarqué chez la plupart des individus autistes dans la vie est qu'ils ont une capacité de mémorisation qui en font d'excellents candidats pour une comparaison avec Google (on me le dit très souvent alors si vous avez le même problème que moi, je compatis!). Certains sont capables de vous nommer toutes les parties du cerveau,



d'autres encore sont à l'aise de vous nommer les principales différences entre les armes de *Star Trek* et les épisodes où on les voit. Enfin, les cas les plus impressionnants sont ceux qui peuvent vous donner les 12 500 décimales du nombre Pi. Cela s'observe aussi dans la fiction. Nous n'avons qu'à penser à Monsieur Spock. Il est probablement le physicien le plus illustre du cinéma américain, que J.J. Abrams a très bien fait évoluer, capable de vous donner le pourcentage de réussite d'une mission au centième près en se basant sur la situation dans laquelle vous vous trouvez.



Doris, *Finding Nemo*

2. Difficulté d'attention

Plusieurs personnes autistes ont de la

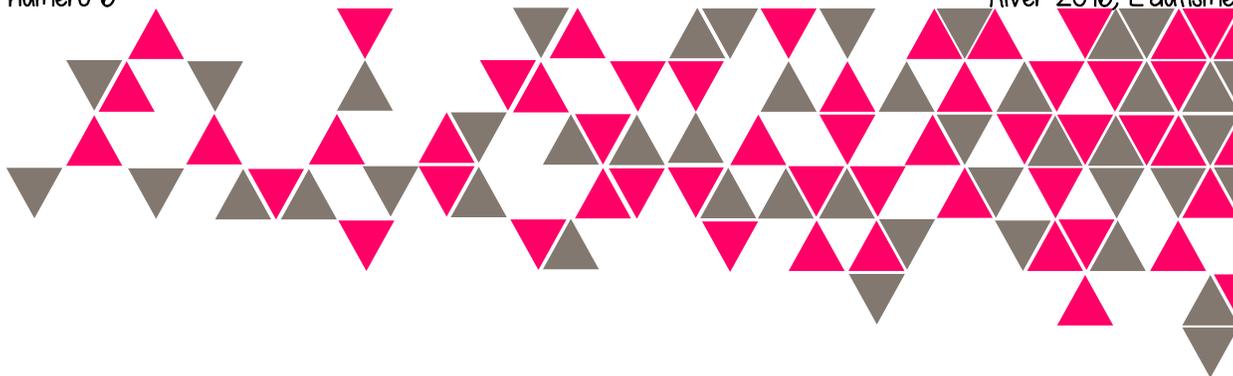
difficulté à se concentrer sur ce que les gens leur disent du premier coup (encore une fois, lecteurs autistes, je compatis avec vous!). C'est aussi le cas pour certains personnages de fiction à qui cela arrive fréquemment. On observe ce comportement chez Doris (ou Dory) dans *Finding Nemo*, qui souffre de « perte de la mémoire courte ». Elle ne peut pas se rappeler ce qu'on lui a dit et cela est très frustrant pour Marlin le poisson-clown, car elle ne se souvient plus qu'elle doit l'aider à retrouver son fils.



Amuro Ray, de *Mobile Suit Gundam*

3. Isolement social

Plusieurs individus autistes ont du mal à se tailler une place dans un groupe, voire même à y appartenir. Ils restent souvent seuls, iso-



lés, dans leur coin et ne parlent pas, ou ne socialisent pas avec d'autres individus. Ils n'ont souvent qu'une seule personne à qui se confier. Cela peut être leur professeur, un ami très proche ou des membres de leur famille. C'est notamment le cas de Gillian Grayson dans *Mass Effect*, une étudiante en biotique à l'académie aérospatiale de



Le Riddler, *Batman*

Grissom. Sa seule confidente, malgré un univers rempli d'individus biotiques, est sa professeure, Kalhe Sanders, quand elle se sent menacée par ses camarades. Un autre individu vivant cet isolement est Amuro Ray, de *Mobile Suit Gundam*. Cet adolescent vit en effet dans sa chambre en quasi-permanence, avec comme seule amie

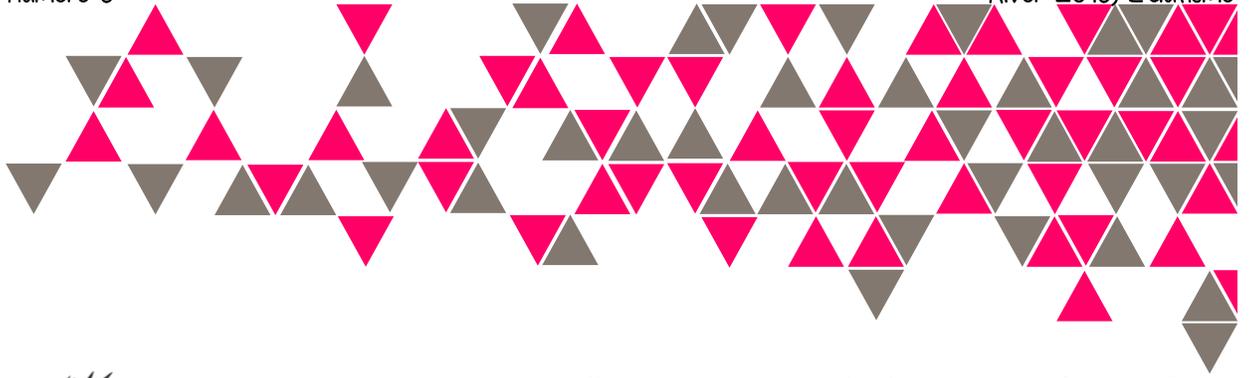
Fraw Bow, qui est d'ailleurs venue le chercher chez lui lorsque sa colonie fut attaquée par les forces de la Principauté de Zéon, car il ne voulait pas sortir de chez lui.

4. Dépendance à son hobby

Un individu ayant un TSA au généralement une obsession très grande envers quelque chose qu'il aime. Il pourrait par exemple décorer sa chambre complètement en style médiéval si c'est un grand amateur de Tolkien. Il va aussi pouvoir chanter le chant de guerre des Klingons si c'est un Trekkyy. Des personnages de ce genre existent aussi dans la fiction, comme le Riddler de l'univers de *Batman*, qui a une obsession pour les jeux de mots, les puzzles et les énigmes, qui le font passer pour un fanatique dans ce domaine.

5. Manies et tics

Ce n'est pas pour rien que les individus autistes ont pendant longtemps été pris pour des individus ayant un trouble obsessionnel compulsif (ou TOC). Nous avons tous une certaine façon d'agir qui nous diffère par rapport à un neurotypique. Par exemple, on lira dans une certaine position que la plupart des gens trouveront étrange. Ou même on marchera, voire exprimera sa joie, d'une

L, *Death Note*

manière tout à fait unique. Un exemple de cet agissement est L, dans la série de mangas japonais *Death Note*. L s'assit en effet à la manière d'un croisement entre une grenouille et un oiseau de forêt : au lieu de s'asseoir normalement sur une chaise, il replie ses jambes sur le coussin et s'assoit en un genre de boule. Aussi, lorsqu'il lit un texte, il ne tient que le haut des feuilles ou du livre, au lieu de le prendre par le côté ou par la couverture.

6. Sensibilité à l'égard des autres

Un individu autiste peut avoir une très grande sensibilité face aux situations difficiles dans lesquelles certains individus de son entourage se trouvent. Il éprouvera une très grande peine, se repliera sur lui-même ou refusera certains agissements qu'il jugera offensants, alors qu'ils sont tout à fait convenables pour autrui. Forrest Gump qui

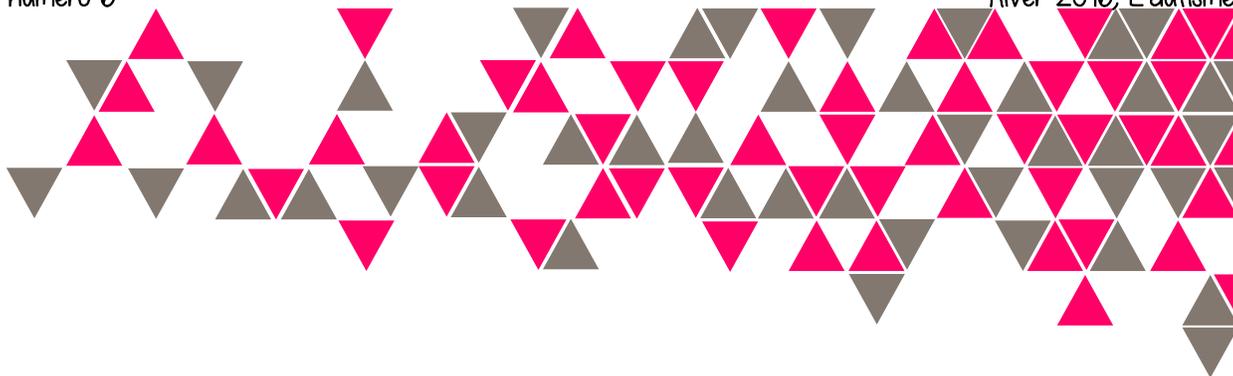
agit comme surprotecteur pour Jenny, la femme qu'il aime, est un exemple de cette sensibilité accrue.

Ainsi, voici comment les attributs autistes ont commencé à être présents et à s'incruster dans la fiction que nous voyons occasionnellement. Avec le temps, la société a commencé à accepter la différence des autres, et du fait que ce n'est plus l'archétype du héros ayant toutes les qualités que l'on s'attend de lui qui nous intéresse, mais plutôt qu'il soit différent des autres à sa manière. J'en profite pour féliciter l'actrice Jamie Brewer qui a joué quelques rôles dans *American Horror Story* et qui est atteinte de trisomie 21. Elle a œuvré afin d'abolir le terme « attardé » de la législation texane, en priant pour que le Texas ait compris que les individus qui ne sont pas comme les autres ne sont pas nécessairement moins intelligents qu'eux (très souvent, c'est l'inverse!). ■

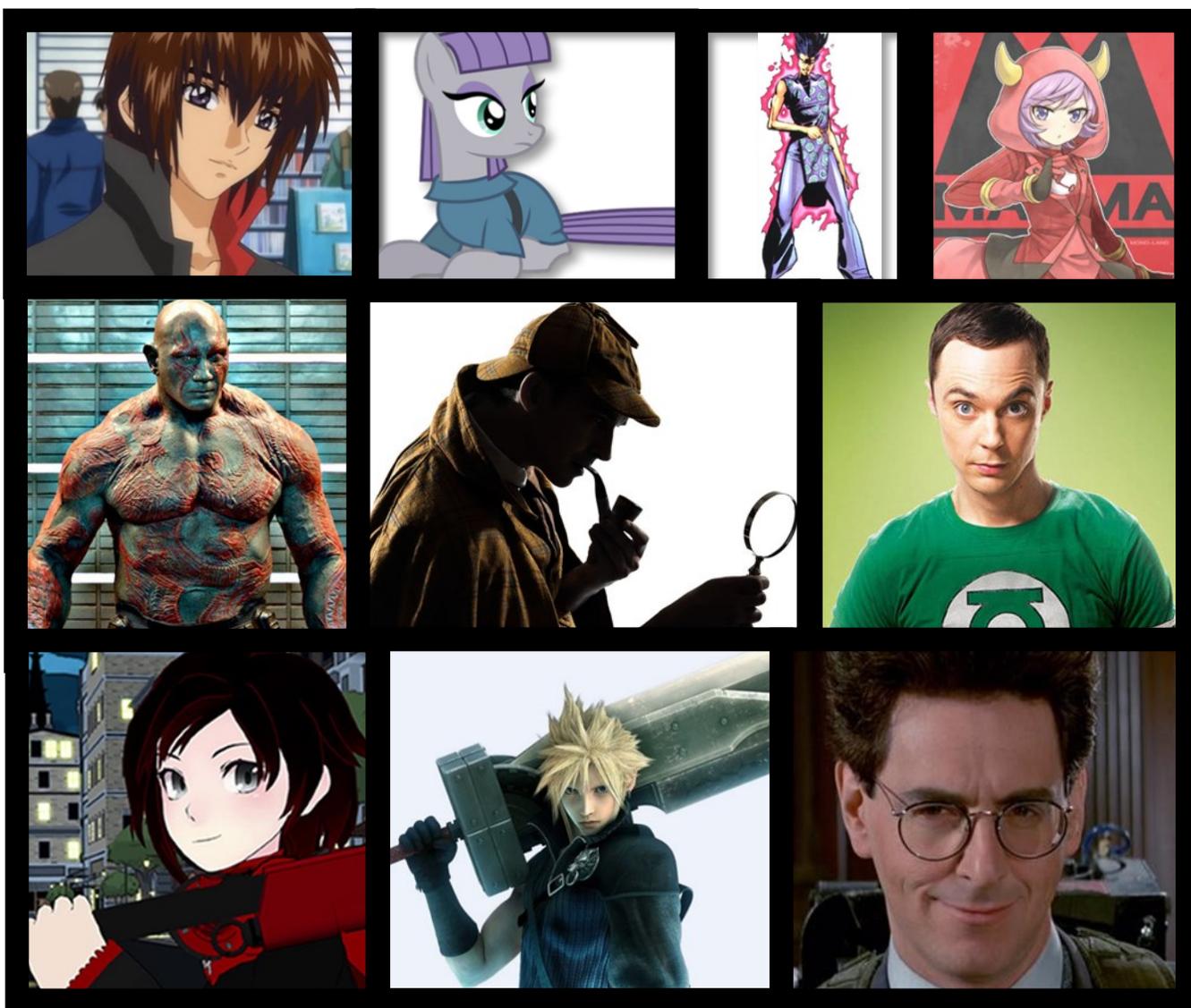


Forrest Gump





Voici quelques individus de la fiction que je n'ai pas nommés qui ont des traits autistiques.
Saurez-vous les reconnaître?





MOI, AUTISTE

Alexandrine Robitaille

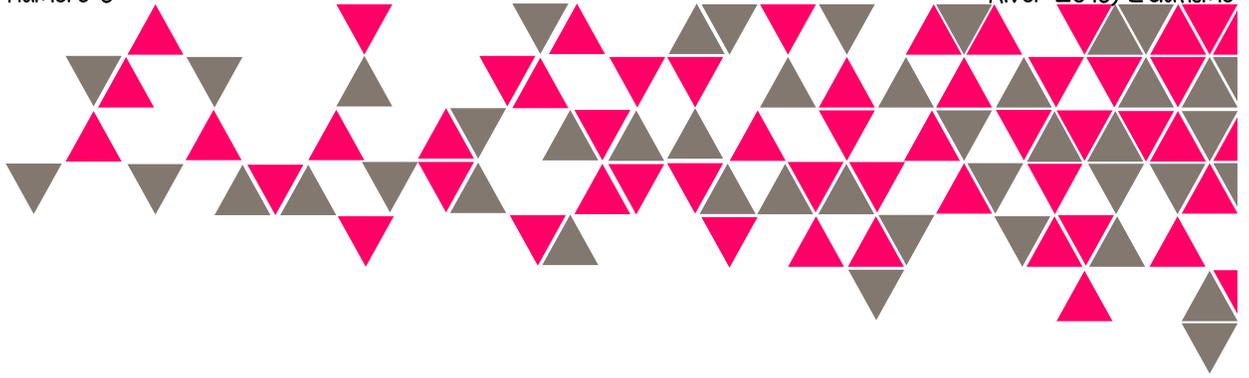
Sciences humaines, profil regard sur l'individu

Je viens déjà d'une famille assez compliquée. Mon père s'est marié avec une femme, ils ont eu ma demi-sœur et ils se sont séparés. Ensuite, il s'est marié avec ma mère et ils nous ont eu moi et mon frère et se sont séparés quand j'avais 9 ans. Finalement, il s'est marié avec une autre femme et ils ont eu une autre fille. Alors, imaginez la réaction de mes parents lorsqu'ils ont su qu'ils avaient une fille autiste. Personnellement, je n'ai pas vraiment envie de le savoir. Pour ce qui est de ma réaction, j'ai été assez sous le choc en sachant tous les préjugés qu'il y a envers les personnes qui ont un TSA. Je me faisais déjà intimider à l'école, mes parents se séparaient et là j'apprenais que j'allais vivre avec cette difficulté toute ma vie. Sauf que ce n'est pas de ma réaction dont je vais parler, mais de ma vie après avoir été diagnostiquée.

Premièrement, à la maison c'était assez difficile, mais seulement chez mon père. Lorsqu'il s'est remarié, il a complètement changé, je ne sais pas pourquoi. Là-bas je ne me sentais pas acceptée ni par mon père, ni par ma belle-mère et ni par les enfants de ma belle-mère. Je ne me sentais pas supportée

non plus. En fait, mon père ne m'a jamais encouragée. C'était ma belle-mère qui m'aidait à faire mes devoirs le soir. Mon père me forçait à faire des sports que je n'aimais pas et qui me faisaient peur. Je n'avais qu'un seul support moral lorsque j'étais chez lui : ma demi-sœur plus vieille que moi. Quand elle est partie, je n'avais plus de soutien et je ne pouvais pas partir, car j'étais le soutien de mon frère. Un beau jour, j'avais 11 ans, j'ai pris la décision d'aller vivre chez ma mère à temps plein. C'est la meilleure décision que je pouvais prendre. Chez ma mère, c'est tout le contraire de chez mon père. Elle prend bien soin de moi et elle me laisse faire. Bon, des fois je dois lui rappeler que j'ai 17 ans et non 7 ans. Je ne regrette absolument pas ma décision d'aller vivre chez elle.

Deuxièmement, à l'école, c'était l'enfer. Avant, j'allais dans un collège privé et j'ai dû changer, car je n'avais pas le droit à des mesures d'aide. Alors, j'ai changé d'école, mais cela n'a pas du tout aidé à l'intimidation que je vivais. À l'autre école aussi j'en vivais. Je n'avais pas beaucoup d'amis et je m'isolais beaucoup. Je ne me sentais pas



acceptée. On m'a traitée de tous les noms et humiliée. Puis, est venu le secondaire, une nouvelle étape. Rien n'a changé. En secondaire 1 et 2, j'étais dans une école assez petite et tout le monde se connaissait. J'étais avec la plupart des gens de mon école primaire alors ceux-ci ont continué à m'intimider, mais en ont entraîné d'autres avec eux. En plus, j'étais en concentration musique. On se suivait tous. C'était pas mal la même chose qu'au primaire. Je les ai dénoncés, mais ça n'a fait qu'empirer, car ils avaient inclus des gens qui m'avaient défendue dans cette histoire, mais qui ne sont pas intervenus auprès de ceux qui m'intimidaient.

Heureusement, c'était seulement pour mes deux premières années de secondaire. En secondaire 3, tout allait mieux. Je suis allée dans une école où personne ne me connaissait. J'étais encore en concentration musique et j'ai fait mon possible pour que les gens ne sachent pas que je suis autiste, mais ça n'a pas fonctionné. C'était peut-être mieux comme ça aussi, car ils me comprenaient plus. Oui, j'ai eu quelques problèmes, mais ce n'était rien comparé à avant. Ce qui était mieux aussi c'est que je n'étais jamais seule,

je pouvais toujours me confier à quelqu'un et je savais qu'on allait me comprendre. Nous n'étions pas amis. Nous étions une famille. Notre professeur de musique était comme un deuxième père et le local était comme notre deuxième maison. Bref, cette école était proche du paradis.

Puis le cégep arriva. Encore une nouvelle étape. Je peux dire que ma première session a été très difficile. J'étais toujours seule. En gros, j'ai perdu ma deuxième famille pour me retrouver complètement seule dans les corridors. Je regardais les gens qui étaient toujours avec quelqu'un et je les enviais. Je me demandais pourquoi je ne pouvais pas être comme ça moi aussi. Malgré tout ce que je pouvais faire, rien ne comblait ce vide. Lorsqu'est venu le temps de faire ma deuxième session, j'avais peur que ce soit pareil. Ça ne l'est pas. Je ne suis presque jamais seule et j'en suis très contente.

Finalement, aujourd'hui, je vois plein de points positifs à avoir un TSA. J'ai droit à beaucoup de mesures d'aide, je vais avoir un chien MIRA qui m'aidera avec mon anxiété et je peux faire de la zoothérapie. ■





LA FICTION : MEILLEURE AMIE DE L'AUTISME ?

Émile Rousseau

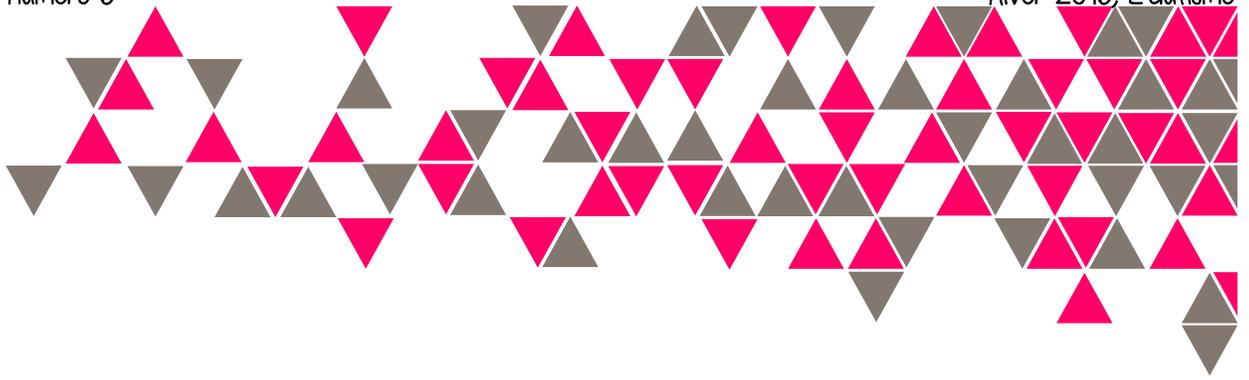
Sciences humaines, profil monde et société

Superhéros, science-fiction, anime, *fantasy*, histoire... Bref, les autistes, du moins ceux que je connais, semblent avoir des passions qui touchent beaucoup l'imaginaire, ou bien à un réel très lointain. Je pense que cette affirmation peut être généralisée à la grande majorité d'entre nous, et est d'une intensité plus grande que chez les neurotypiques. Mais qu'est-ce qui explique cette relation entre l'autisme et l'imaginaire ? Je ne pense pas pouvoir fournir une réponse pour tous les autistes. Ainsi, je me contenterai de parler de ma relation avec la fiction et les raisons qui expliquent, selon moi, cette relation.

J'ai, depuis autant que je me souviens, toujours été proche d'un monde imaginaire. Jeune, je m'amusais à créer des histoires, des mondes, à l'aide d'objets tels des roches ou des crayons. Ainsi, ma ruelle devenait un champ de bataille entre l'armée des gommes à effacer contre celle des petits bouts de bois. Certes, chaque enfant passe par cette étape, mais pour moi, cette étape n'est pas entièrement terminée. Il

m'arrive encore, quoique rarement, de personnifier des objets banals et les faire interagir entre eux.

Je me rappelle qu'au primaire et au secondaire, je passais les récréations en faisant le tour de la cour en me projetant dans des histoires inventées de toute pièce ou bien inspirées de livres ou de films vus il y a peu de temps. Cette manie est encore présente aujourd'hui, quoique moins fréquente. Très jeune, je m'intéressais beaucoup à la littérature fantastique. *Le seigneur des anneaux* et *Les chevaliers d'émeraude* furent durant une grande période de ma vie mes intérêts principaux. Aujourd'hui, cette passion se manifeste par la série *Game of Thrones*. Certes, je ne suis pas le seul à écouter cette série, loin de là, mais là où je dépasse l'auditeur moyen, c'est qu'en plus de simplement écouter la série, j'essaie d'en savoir le plus possible : l'histoire de ce monde, les personnages, les théories, la géographie, etc. Cette pratique ne s'applique pas qu'à cette série. Je ne saurais dire avec certitude quelles raisons expliquent



cet intérêt sur ce que certains pourraient qualifier de superflu, mais je crois que cela a pour fin de donner du réalisme à ces fictions.



Game of Thrones

La projection vers des mondes irréels se retrouve aussi dans mes choix de jeux vidéo. En effet, la quasi-totalité de ces jeux sont des jeux de rôle (la série *The Elder Scrolls*, *Crusader Kings*, les *Mount & Blade*, pour ne nommer que ceux-là). Ce qui me passionne dans ces jeux, c'est de pouvoir donner à mes activités de jeunesse une forme plus concrète. Je m'associe à mes personnages, ce qui transporte tout le stress, la joie et toutes autres émotions de mes personnages à moi, de même que leurs problèmes, qui parfois prennent une place plus importante que les miens.

Quant à savoir pourquoi la fiction m'attire tant, je crois pouvoir répondre à l'aide de l'anecdote suivante : je devais être en secondaire 3 ou 4, l'un de mes amis et moi parlions de *World of Warcraft* lorsqu'un autre de mes amis s'immisce dans la conversation et, sensiblement, s'interroge quant à la raison de notre intérêt pour ce jeu, car il n'est pas réaliste. Mon ami et moi lui répondîmes à l'unisson : justement, parce que ce n'est pas réaliste. Ainsi, si j'aime tant la fiction, c'est parce que je n'aime point la réalité. La fiction est pour moi une échappatoire aux malaises que me fait vivre la vraie vie. ■

JEUX D'ENFANTS, OU COMMENT L'AUTISME INFLUENCE LES RELATIONS ENTRE FRÈRES ET SOEURS...

Marianne El-Sabbagh

Ancienne participante, maintenant étudiante de l'UdeM

Quand on parle de l'autisme, une des images qui nous apparaît la plus familière est celle des parents qui doivent vivre avec l'idée que leur enfant ne sera jamais véritablement comme les autres. Or, le trouble du spectre de l'autisme (TSA) chez un membre de la famille ne crée pas seulement une réaction chez les parents. Si ceux-ci peuvent continuer à vivre une vie plus que satisfaisante avec leur enfant, il est clair que ce trouble va venir toucher plusieurs personnes dans la famille, et, en particulier, les frères et les sœurs. En effet, comment un enfant réagit-il à ce diagnostic, souvent inconnu et ayant une connotation négative? Est-ce que celui-ci cherchera à ignorer ou à renier ses proches, ou, au contraire, est-ce qu'il renforcera les liens familiaux?

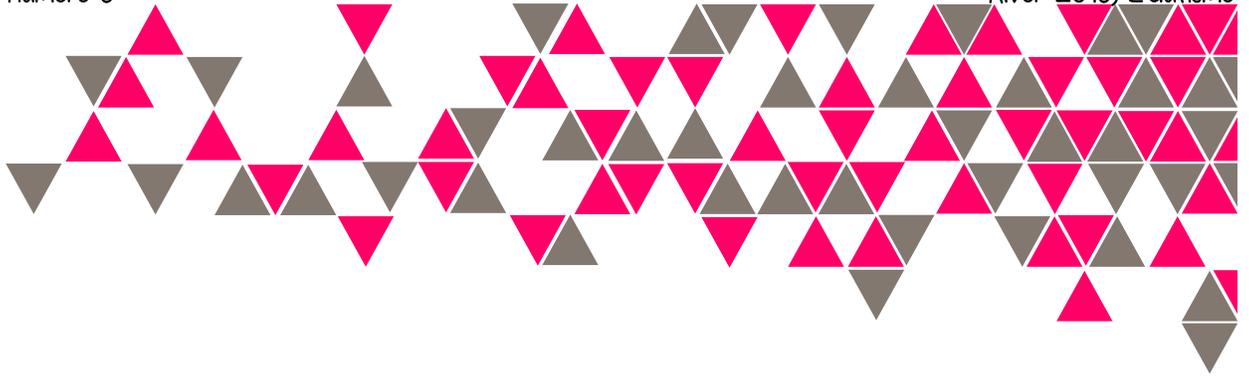
D'un point de vue neurotypique...

Il n'est plus surprenant d'entendre que, d'après les statistiques, les familles d'enfants ayant un TSA vivent un important niveau d'anxiété. En effet, si les parents doivent apprendre à composer avec les besoins



Ma petite sœur Karine et moi, alors qu'elle n'était qu'un bébé

particuliers de leur enfant, ils doivent tout autant procurer de l'amour à leurs autres enfants. Les frères et sœurs, pour leur part, deviennent matures plus rapidement, notamment par nécessité pour aider et rassurer leurs parents dans les moments difficiles. L'adaptation prend beaucoup de temps, si bien qu'une étude montre qu'on estime que 35% des frères et sœurs d'enfants autistes vivront des problèmes de comportement, une différence importante



avec le taux de 10% dans la population en général. Néanmoins, de l'aide extérieure peut grandement aider les frères et sœurs d'enfants autistes à s'épanouir.

L'âge joue également un rôle important dans la relation entre le frère ou la sœur d'un enfant autiste. En effet, lorsque l'enfant cherche – entre l'âge de 4 et 8 ans – à jouer à faire semblant, et invite son frère ou sa sœur autiste à participer, il y a une chance que ce dernier ne comprenne pas exactement le contenu du jeu, ce qui peut mener à de l'irritation. À l'adolescence, d'autres situations peuvent survenir. Parfois, l'enfant autiste dérange, et le frère ou la sœur peut le rejeter. L'enfant autiste lui-même peut choisir de rejeter ses frères et sœurs neurotypiques, par incompréhension, ou parce qu'il n'est pas traité de manière respectable par ceux-ci. Ce problème est d'ailleurs plus présent chez les garçons que chez les filles.

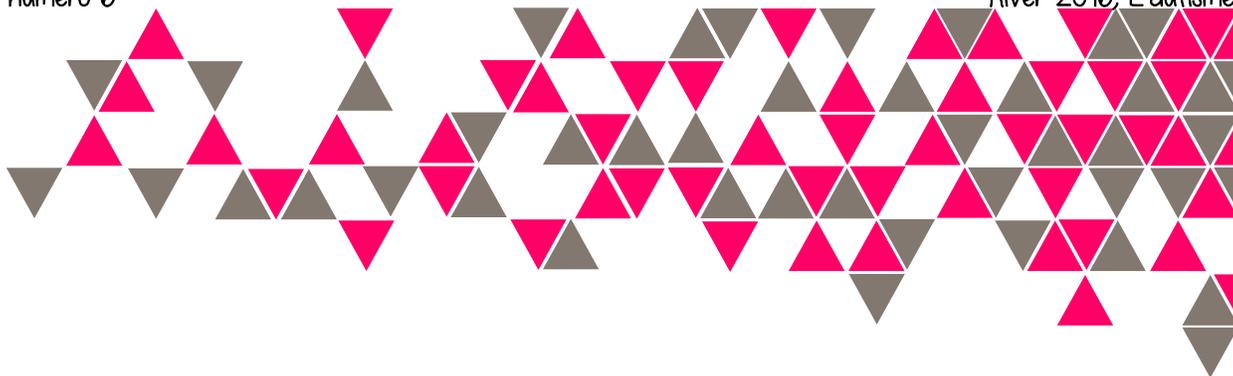
Avis aux lecteurs inquiets: la maturité et l'amour sont forts, et il est rare que l'autisme devienne un sujet dérangeant entre frères et sœurs à l'âge adulte. À la place, la question des amis, et surtout, la question amoureuse posent de nouveaux

défis. Lorsqu'une personne présente son frère ou sa sœur autiste, à son ou sa fiancé(e), de nouvelles questions peuvent être soulevées. L'hérédité étant une des origines de l'autisme, il est clair que le couple devra accepter la possibilité d'avoir un enfant autiste. Ensuite, pour le conjoint ou la conjointe, la présence d'une personne avec des particularités hors du commun dans sa belle-famille ne passera pas inaperçue. Toutefois, rappelons que cette personne a autant à offrir que ses futurs beaux-parents, beaux-frères ou belles-sœurs.



Ma petite sœur Karine et moi, alors qu'elle n'était qu'un bébé

Plusieurs témoignages révèlent que la grande majorité des frères et sœurs comprennent bien la situation, l'acceptent et surtout sont heureux avec leur frère ou leur sœur. Bien sûr, il peut y avoir des quiproquos, comme dans toute famille normale, mais la compréhension, la maturité,



l'affection, le travail fait par les parents pour les rapprocher viennent nouer des liens plus forts. L'inquiétude pour leur futur est bel et bien là, et par ma propre expérience, j'ai déjà vu des frères et des sœurs d'enfants autistes me confier leurs craintes pour le futur de leur proche.



Moi et ma petite sœur Karine

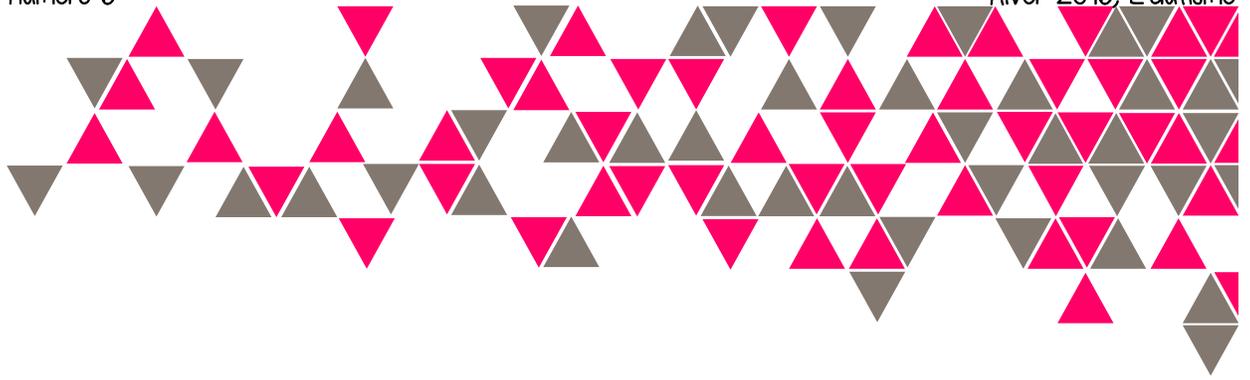
D'un point de vue atypique...

Fait véridique, mais que peu de gens savent: si votre premier enfant est autiste, il y a une forte probabilité que le second le soit aussi. C'est d'ailleurs le cas de ma propre famille. Pour un parent, avoir plus d'un enfant autiste est souvent un copier-coller de ce qu'il a appris avec le premier. Évidemment, tous les enfants sont différents et ont leurs particularités. N'empêche, il sera plus facile pour les parents de s'adapter au deuxième enfant autiste. Par ailleurs, il existe peu

d'ouvrages sur la perception qu'a une personne autiste de son frère ou de sa sœur autiste. C'est pourquoi j'ai décidé d'inviter ma jeune sœur, Karine à vous parler de ce qu'elle pense de la vie avec une grande sœur autiste, tout en étant elle-même autiste. Je tiens à ajouter, sur une note fraternelle, que je ressens la même chose qu'elle, et je vous invite à le découvrir dans les passages suivants...

Être une petite sœur autiste avec une grande sœur Asperger

Je m'appelle Karine, j'ai 15 ans et je suis autiste de haut niveau. Outre cela, je vis avec mes parents et ma grande sœur, qui elle, a le syndrome d'Asperger. Le fait que j'aie une grande sœur autiste est plutôt bénéfique, car elle comprend mieux les émotions que je ressens face à la vie de tous les jours. Par exemple, je doute toujours de mes actions et de mes paroles face aux gens. Pour me rassurer, elle peut me confirmer si j'ai fait ou dit la bonne chose. Nous avons aussi plusieurs intérêts en commun. Par exemple, nous adorons depuis notre enfance les mangas et les dessins animés japonais. Parfois, nous nous



chicanons, car nous ne comprenons pas comment l'autre se sent ou encore la façon dont les événements se passent dans la tête de l'autre. Par exemple, quand Marianne est nerveuse parce qu'elle a un examen, je lui dis que ce n'est pas la fin du monde, car je sais qu'elle va le réussir sans problème. La plupart du temps, Marianne n'est pratiquement jamais de cet avis. Puisque je suis dans la période de l'adolescence, je demande parfois à rester seule dans mon coin. Or, Marianne vient souvent me déranger. La plupart du temps, c'est pour de bonnes raisons, mais si c'est pour me faire la conversation, je lui demande de me laisser seule. J'ai toujours détesté être en désaccord avec ma grande soeur, mais je ne la changerais pour rien au monde. Si j'avais une grande soeur neurotypique, elle ne me comprendrait sans doute pas autant qu'elle. Étant la petite soeur autiste, je crois que je suis assez compréhensive et toujours apte à apporter de l'aide à mes proches et à mes amis. Par contre, cela ne m'empêche pas d'adorer sortir avec Marianne dans les rues de Montréal pour aller déguster un thé.

Conclusion

La fraternité est un sentiment très fort, tel que nous le voyons au quotidien. Dans le cas des

familles où le trouble du spectre de l'autisme est présent, ce sentiment est le plus souvent renforcé, à un point tel où les relations jouent un rôle important dans la vie des enfants. Il existe toujours des exceptions aux statistiques à ce qui est considéré comme normal, et il existe aussi des familles où les enfants vivant avec un TSA sont mal compris par leurs proches. Dans ce genre d'environnement, la présence d'un protecteur – comme un frère ou une sœur – peut jouer un rôle important, ce qui m'amène à souhaiter, à tous ceux ayant des frères ou des sœurs, une relation stable, positive et, surtout, pleine d'amour et d'entraide. ■



Ma sœur Karine, aujourd'hui



RÉCIT

Nicolas Lavoie-Zhao

Ancien participant, maintenant étudiant de l'UdeM

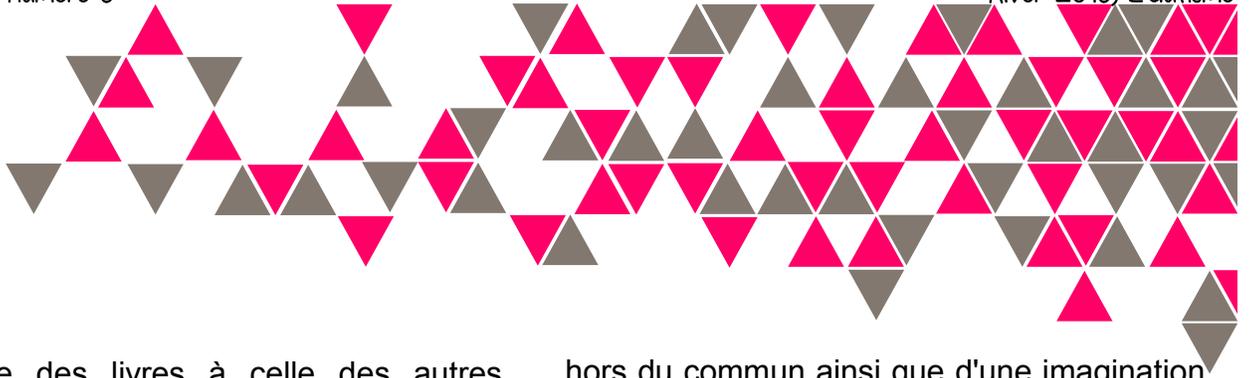
Je me souviendrai toujours ce jour où j'ai vu de la neige pour la première fois. La petite fille que j'étais se demandait alors si ce n'était pas de la poussière d'étoiles qui tombait du ciel. Je me croyais en plein rêve devant cette vision féerique qui se produisait juste sous mes yeux. C'était magnifique. Ce fut véritablement le plus bel hiver de toute ma vie!

Aujourd'hui, je suis une mère monoparentale et je vois mon fils de 8 ans toutes les fins de semaine. Il est heureux et en bonne santé. Pour moi, c'est tout ce qui compte désormais. Je l'aide à faire un bonhomme de neige, puis je lui laisse quelques vieux costumes trouvés dans notre grenier pour qu'il puisse le décorer à son goût. Je vais prendre une marche afin de m'aérer l'esprit. Les enfants grandissent si vite. J'aurais tant voulu qu'il reste un petit garçon afin qu'il demeure avec moi et que je ne sois pas seule pour mes vieux jours. Évidemment, je sais qu'une telle chose est impossible. Je suis consciente qu'il finira par devenir un adulte, qu'il fondera une famille et qu'il quittera la maison pour faire sa propre vie. C'est pour cela que je fais tout ce

qui est en mon pouvoir pour qu'il vive une belle enfance et qu'il en profite le plus possible. Surtout lorsque je ne serai plus là pour lui.

Je dis ça, parce qu'il y a deux mois, j'ai appris une nouvelle que personne ne souhaite entendre. J'étais allée à l'hôpital pour mon examen annuel. J'ai compris que quelque chose n'allait pas quand le médecin est venu me donner les résultats. Il avait un air grave. Sans même me regarder, il m'a dit: « Madame, vous avez un cancer. » Mon cœur a failli s'arrêter. Et comme si ce n'était pas assez, tous les hôpitaux, y compris celui-ci, étaient engorgés. Les délais d'attente pouvaient parfois s'étirer jusqu'à cinq ans. Ma propre fin arriverait dans tout au plus un an. J'ai mis des semaines avant de revenir à la réalité. Je n'en ai jamais parlé à mon fils. J'avais peur de le traumatiser. Je voulais qu'il vive sa jeunesse sans avoir à s'inquiéter pour moi.

D'autant plus qu'il me faisait penser à moi quand j'avais son âge. Comme lui, j'étais timide et introvertie. Je préférais la



compagnie des livres à celle des autres enfants. À un point tel où j'ai fait toute ma scolarité à la maison. Pourtant, encore aujourd'hui, ça ne reste qu'une apparence, une illusion sur ce que je suis véritablement. Même si je n'en ai pas l'air, je suis une personne qui a beaucoup d'émotions à partager, d'opinions à exprimer et d'histoires à raconter. Il y a comme un mur en moi et c'est tout un monde qui se cache derrière ce mur. Parfois bizarre, parfois drôle, parfois tragique. Un univers coloré où chaque sensation y trouve sa place.

Et malgré tout, j'ai continué d'avoir peur. Peur de quoi? C'est une bonne question. Peur de ne pas être comprise, de ne pas être acceptée par les autres. Peur de ne pas être à la hauteur. Peut-être cette crainte est-elle irrationnelle, mais c'était plus fort que moi. Un jour, j'ai découvert un nouveau livre à la bibliothèque municipale. Un livre qui a complètement bouleversé ma vie. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ça parlait du syndrome d'Asperger. Il s'agit d'une manière d'être très spéciale qui fait en sorte que l'on possède des intérêts restreints ainsi que des difficultés à nouer des liens avec les autres. En contrepartie, ceux qui ont ce syndrome sont pourvus d'une intelligence

hors du commun ainsi que d'une imagination débordante. Suite à ma lecture, je pouvais pour la première fois mettre des mots sur ce que je vivais. Je comprenais enfin pourquoi je ne me sentais jamais à l'aise en dehors de mes livres. J'ai alors ressenti un poids énorme tomber de mes épaules. Ça m'a pris un certain temps avant de m'approprier moi-même.

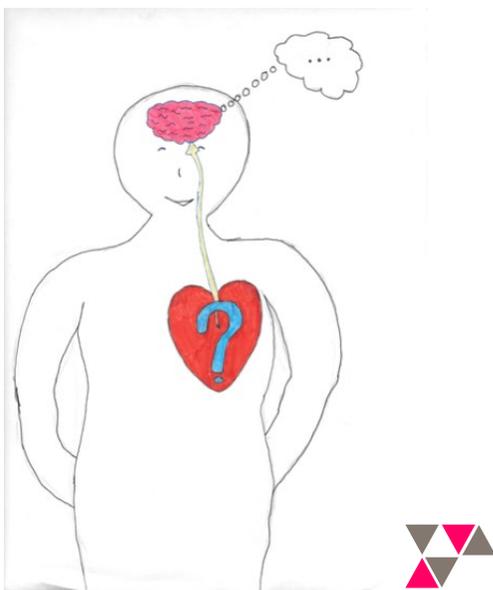
À sa naissance, j'ai tout de suite su que mon fils était Asperger tout comme moi. J'ai tout fait pour qu'il ne vive pas l'isolement que j'ai vécu. Et c'est encore plus vrai maintenant que je suis en phase terminale. J'ai contacté tous ceux que je connaissais pour savoir qui pourrait le prendre en charge. Personne n'a accepté. Les raisons étaient diverses. Le travail, la maladie, le manque d'expérience. Preuve qu'on ne peut compter que sur soi-même. J'ai finalement dû me résigner en le confiant à une famille d'accueil. Il fallait absolument qu'il commence à s'habituer à mon absence lorsque celle-ci deviendrait définitive. Je le vois chaque fin de semaine. Je n'ose pas lui dire que maman ne reviendra plus un jour. Alors, en attendant, je profite de chaque moment que je peux passer avec lui. Je suis sûre que sa nouvelle famille saura très bien en prendre soin. Je t'aime Gabriel. ■



LES FACETTES

Audrey Thérien
Tremplin DEC

Un des stéréotypes le plus connu par rapport aux autistes est qu'ils ne démontrent aucune émotion. Selon vous, y a-t-il une manière obligatoire de les exprimer? Dans ce qui suit, vous pourriez changer d'avis.

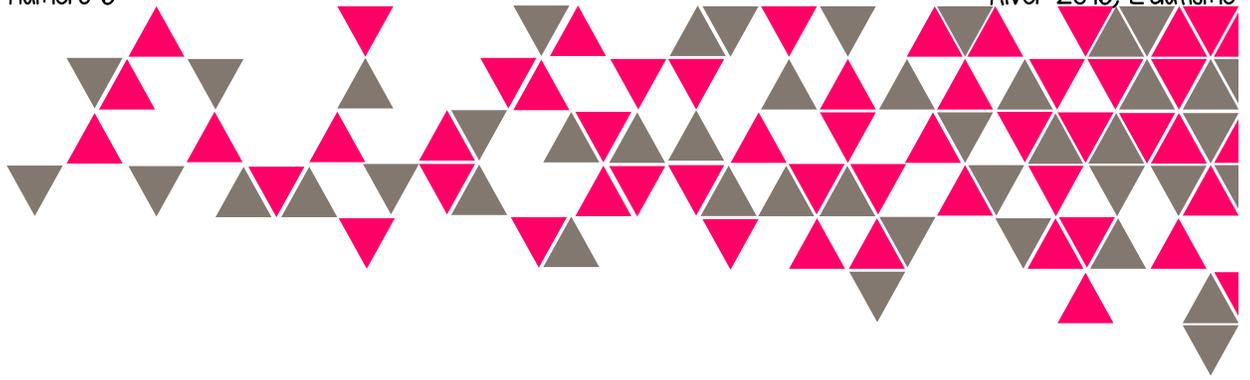


L'autisme et les sentiments

Les personnes ayant un trouble du spectre de l'autisme (TSA) éprouvent les sentiments différemment. Ces sentiments ne sont pas nécessairement visibles par les autres. Par exemple, quelqu'un va dire qu'une personne TSA a l'air bête alors que celle-ci est de

bonne humeur. Autre chose qui est souvent entendue, c'est que, lorsque la personne TSA apprend la mort de quelqu'un, elle ne réagit pas et fait comme si ce n'était pas grave. Or, je peux vous affirmer que, lorsque j'ai appris la mort de mon grand-père à la suite d'un cancer ainsi que le suicide de mon ami, j'ai réagi selon moi, comme les neurotypiques : être en état de choc, avoir du déni, de la colère, et enfin de la tristesse. Bref, peu importe la situation, personne ne réagit de la même façon et ça vaut aussi pour les autistes.

Ce que j'entends aussi souvent dire c'est que les autistes ne comprennent pas les sentiments des autres. C'est vrai qu'il est difficile de décortiquer comment quelqu'un se sent en le regardant. Cependant, on pourrait « faire le miroir » et dire la même chose des neurotypiques envers les autistes. Certaines personnes ayant un TSA sont très empathiques, mais encore là, différemment. De ces personnes, comme moi, par exemple, lorsque quelqu'un ne va pas bien, je le ressens et je vais probablement me sentir



comme cette personne. Tout ça pour dire que nous aussi, on est capable de ressentir lorsque quelqu'un ne va pas bien. Cependant, je ne peux pas me détacher de ce sentiment, car c'est comme si c'était moi qui portais toute l'émotion sur mes épaules. Bref, les autistes peuvent ressentir les émotions des autres à l'extrême.

Par contre, ce qui n'est pas inné chez les autistes c'est de lire le non verbal et de lire entre les lignes. Que ce soit de lire un livre et d'en comprendre le sens ou bien d'essayer de savoir en regardant le visage de quelqu'un comment il se sent, le non verbal est une des difficultés des TSA. Par exemple, ma bête noire au secondaire était les compréhensions de textes. Ce n'est pas facile pour moi de comprendre les subtilités intégrées. Je suis souvent mal à l'aise lorsque je ne sais pas déchiffrer le visage de quelqu'un.

Ce n'est pas tant de ne rien ressentir, mais plutôt ne pas savoir nommer les sentiments. Plus jeune, je faisais du mutisme et, en y réfléchissant bien, je me dis que c'est parce que je ne savais pas ce que j'avais exactement. Je savais que je ressentais quelque chose cependant aujourd'hui, j'ai

plus tendance à me renfermer, à m'éloigner des autres.

Finalement, nous les autistes, avons de la difficulté à interpréter, à exprimer nos sentiments, mais nous n'en sommes pas incapables. Un dernier exemple, pour terminer en beauté : lorsque j'avais environ 16 ans, en arts plastiques, j'ai fait un projet. C'était un projet libre. J'avais choisi d'essayer de faire quelque chose que je n'avais encore jamais fait : un dessin en pointillisme. J'ai travaillé sur ce projet pendant près de 60 heures. À la fin, je peux vous dire que j'étais très fière et satisfaite du résultat que voici. ■



Mon projet d'art plastique



UN ENFANT RÊVEUR

Christophe Roy-Allain

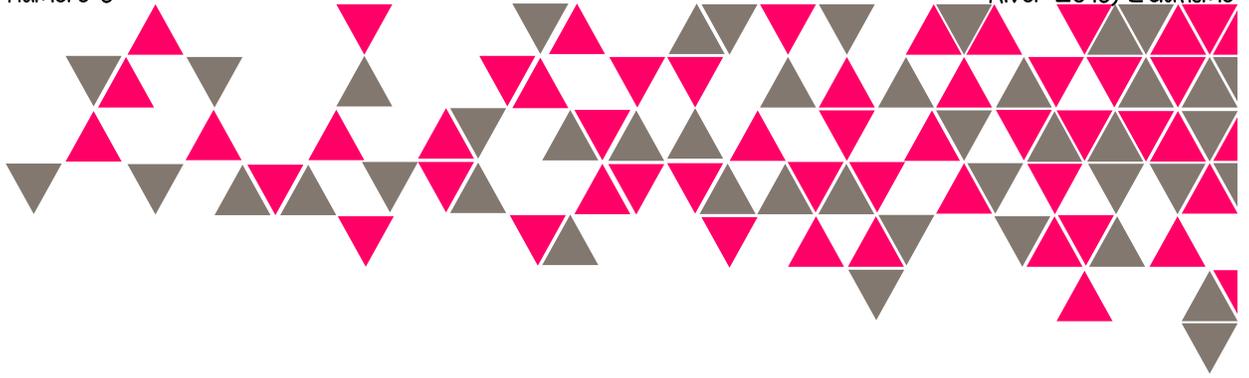
Ancien participant, maintenant étudiant de l'UdeM

C'était le mercredi 7 mai 2008, et j'avais douze ans. Le *Soleil*, ayant finalement triomphé sur l'hiver, bombardait déjà les fenêtres de ma classe d'anglais de sa splendide lumière, lorsque le son banal de la cloche d'école retentit pour annoncer la récréation de 10 h 30. Si j'avais été un enfant comme les autres, j'aurais, je suppose, attendu ce moment avec une impatience toute joviale, ne pouvant qu'espérer avec hâte ces quelques minutes de conversation animée avec des amis hypothétiques, ou bien cette excitante partie quotidienne de ballon-chasseur ou de ballon-pied sous le *Soleil* bienveillant. Cependant, je n'étais pas un enfant tout à fait normal, et la perspective d'une pause forcée et bruyante m'arrachant à mes passionnantes leçons ne me réjouissait pas particulièrement.

Comme durant toutes les récréations, la cour était bondée, énergique et cacophonique, ce qui, vous l'aurez compris, me révoltait. Pour fuir cette ambiance désagréable et pour éviter qu'un enfant de mon âge ne me lance des insultes telles que « monosourcil » ou « imbécile », je me

plaçais en retrait des autres, dans mon monde intime. En cet univers mental qu'était - et est toujours- le mien, personne ne m'insultait, personne ne s'exclamait trop bruyamment, et aucun conflit n'explosait pour des raisons aussi futiles qu'une défaite dans un sport d'équipe quelconque. Fidèle à mon habitude, je choisis donc l'agréable *Soleil* et ma propre imagination comme compagnons pour les trente minutes à venir.

J'entrepris alors de répéter ma routine récréative quotidienne, histoire de me désennuyer : je parcourais le contour de la cour d'école en me parlant de tout et de rien à haute voix (faute de camarades avec qui discuter de mes intérêts, je me rabattais régulièrement sur moi-même). Je repensais d'abord au dernier Chevalier d'Émeraude que j'avais achevé de lire trois jours auparavant, m'imaginant quelques minutes (peut-être cinq) être l'un des héros palpitants qui peuplent cette série d'Anne Robillard. Ensuite, je passais à un sujet plus corsé et sérieux, à savoir les étoiles et leur cycle de vie, que je venais de découvrir dans un bouquin pour amateurs d'astronomie. Cet intérêt en



particulier pour le ciel peut sembler inusité, mais savoir qu'il existe des milliards d'étoiles bien plus puissantes que le *Soleil*, lequel brille pourtant de mille feux, me fascinait et m'étonnait, et c'est d'ailleurs toujours le cas aujourd'hui.

En dix minutes, j'eus amplement le temps de passer en revue toutes mes connaissances stellaires, celles-ci étant, à l'époque, peu nombreuses; un quart d'heure devait donc encore s'égrener avant mon retour en classe. Si mes souvenirs sont exacts, je passais ce temps à observer des fourmis s'affairant sans relâche au bon fonctionnement de leur colonie. Quelques mois auparavant, j'avais lu une fascinante trilogie fictionnelle à leur sujet, à savoir *Les fourmis*, de Bernard Werber. Je me dis alors que les insectes en question, au moins, savaient vivre ensemble et collaborer, au lieu de se quereller comme les humains s'emploient si fréquemment à le faire.

Alors que j'observais ces curieuses créatures réparer leur fourmilière et y apporter des victuailles, je sus, par le son de la cloche d'école, que les quinze minutes restantes de la récréation s'étaient écoulées. À l'époque, j'étais déjà conscient du temps que pouvaient s'accaparer mes

rêves éveillés et mes explorations du monde qui m'entoure; c'est donc sans déception ni surprise que je me mis en rang, à proximité d'enfants soudainement plus calmes, et donc bien moins désagréables qu'avant. Mon immersion d'anglais allait donc se poursuivre jusqu'à l'heure du dîner, là où ma routine solitaire devrait se répéter de plus belle.

Aujourd'hui, pratiquement sept ans plus tard, mon introspection me force à admettre une vérité toute simple : j'avais, en quelque sorte, tort de fuir à tout prix les contacts sociaux si riches que mon parcours au primaire aurait pu m'apporter. Il est bien légitime pour un enfant de ne pas s'attacher à ceux qui n'ont rien en commun avec lui, je l'accorde, mais aujourd'hui, je réalise que la différence s'avère une occasion d'apprendre et de s'enrichir des expériences d'autrui. Je ne regrette rien de mes rêveries et de mon agréable solitude passée, mais je crois être passé à autre chose, à une étape de ma vie où les autres me fascinent et m'intéressent au lieu de me révolter. Je réalise maintenant que j'ai tout à gagner à m'adapter à un monde un peu différent du mien.

Je ne serai plus un enfant autiste qui fuit le monde, mais bien un adulte autiste qui embrasse le monde. ■



INTÉRÊT PARTICULIER : UNE FLAMME DE VIE

Éric Fernet
Tremplin DEC

Ceux qui côtoient les personnes ayant un TSA savent généralement que la plupart d'entre nous possèdent un « intérêt particulier », ainsi nommé dans le jargon scientifique. Cet intérêt sera souvent le cœur de ce qui nous anime, comme dans mon cas, la lecture.

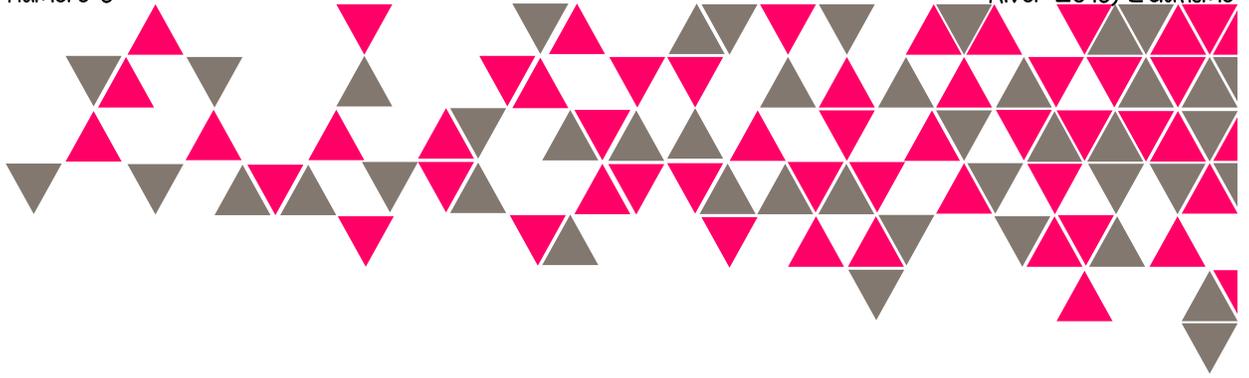
Vous savez, ce petit garçon qui ne parle jamais, reste toujours dans son coin et ne fait que lire? Vous lisez présentement son texte! Afin de tenter d'inculquer un peu mieux le sentiment que nous éprouvons au regard de notre précieux intérêt, je vais tout d'abord commencer par vous décrire la pulsion extatique que je ressentais face aux livres, pour ensuite vous partager quelques-unes de mes anecdotes personnelles en lien avec ces objets.

Comment décrire l'attraction que l'enfant en pleine crise de curiosité que j'étais pouvait ressentir face à la vue de la couverture d'un tas de pages remplies de ces précieux symboles à l'apparence extraterrestre communément appelés des lettres?

Au début, je n'étais pas apte à lire, mais je

ressentais à chaque fois cette poussée d'adrénaline chatouillant chacune de mes extrémités sensorielles lorsque j'entendais une page tourner. J'ai souvent souffert de l'absence de mes parents, étant donné l'absence de mon père alors que ma mère se démenait comme une démente tentant de s'évader d'un asile de fous afin de s'assurer que le petit chenapan que j'étais ainsi que mon petit frère ne manquent de rien. Le bon côté des choses était que j'ai appris à lire et était même apte à lire des livres entiers alors que mes camarades de classe pouvaient à peine lire une page.

Étant apte à lire des livres entiers, je suppose que vous pouvez imaginer que je ne pouvais alors plus m'en passer! Par exemple, avez-vous déjà assisté à une messe, avec un prêtre qui parle pendant de longues et interminables heures? Eh bien, personnellement, j'étais bien plus attiré par la vue de l'énorme bouquin monté sur un piédestal. Tel un prédateur en quête de sa proie, je me suis levé de mon banc, je ne sais toujours pas aujourd'hui comment j'ai



accompli un tel exploit, mais j'ai réussi à me rendre près de l'autel où il y avait le prêtre, à me saisir de ce qui m'apparaissait comme une mine d'or et à commencer à le feuilleter dans un coin. Ce livre était écrit en latin et dans un style d'écriture qui m'était complètement étranger. Je me suis avancé vers cet homme et j'ai attiré son attention. Vous pouvez imaginer sa surprise lorsque je lui ai dit, devant un public croyant, le livre sacré entre les mains: « Mais c'est n'importe quoi ce truc! Ça ne veut rien dire! »

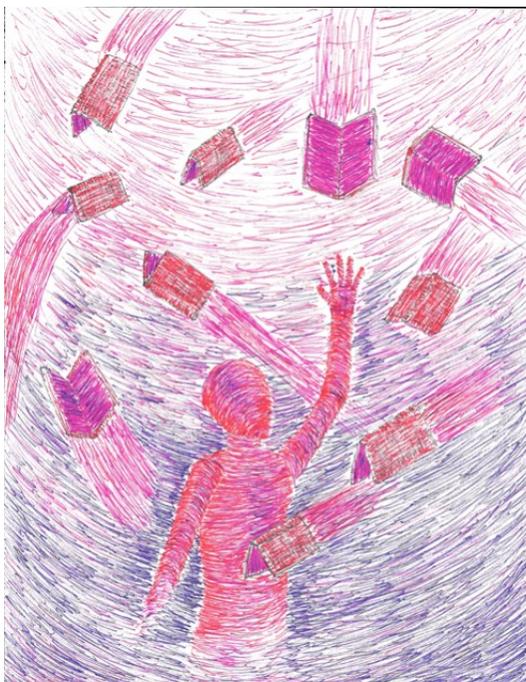


Illustration de Marc-André Bouchard

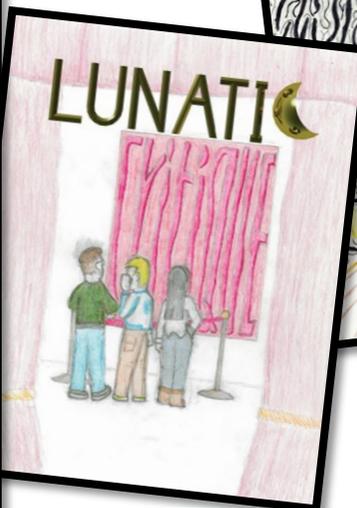
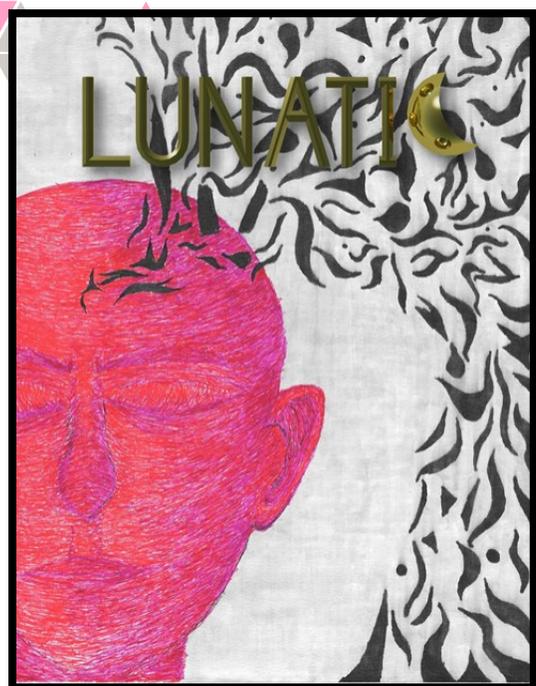
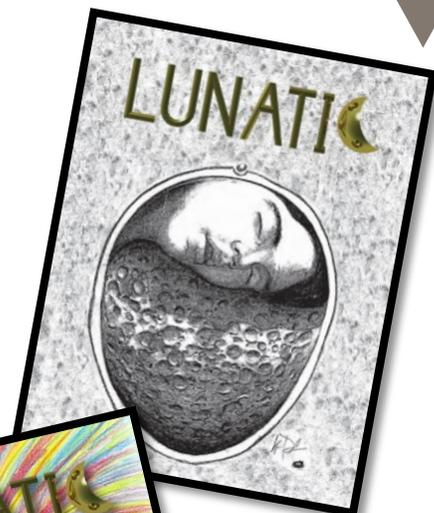
J'y repense aujourd'hui et je me dis que j'ai failli causer involontairement un débat religieux. Enfin, mes mésaventures ne s'arrêtent pas là. Une fois, j'accompagnais ma mère à faire des courses. Comme vous devez sûrement le savoir, un dépanneur possède une section entière consacrée à des magazines de toutes sortes. Je n'étais qu'un enfant alors je n'avais accès qu'aux magazines situés sur l'étagère du bas, qui s'avéraient être des magazines pornographiques. Feuilletant ces choses étranges, j'étais pris d'une curiosité. Il y avait là-dedans quelque chose que je ne comprenais pas: la totale absence de lettres ou de textes quelconques! Je me suis levé et j'ai alors demandé au commis le plus proche: « Mais où sont les lettres monsieur...? » Jamais je n'oublierai le visage de choc post-traumatique que le commis affichait vis-à-vis ma demande assez particulière.

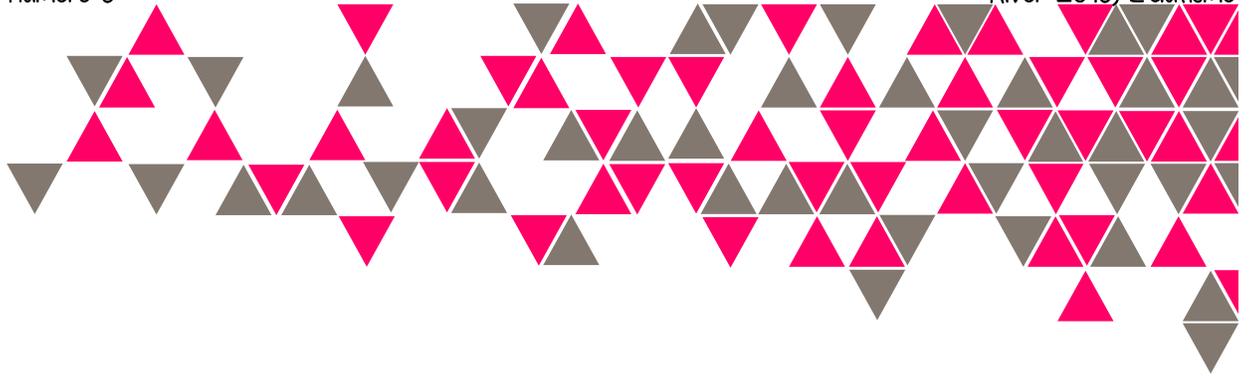
Je pourrais continuer ainsi pendant de nombreuses heures! Mais, évidemment, tout cela se termine avec ma découverte de ces lieux sacrés que l'on nomme « bibliothèques ». J'espère que mon histoire pourra vous aider à comprendre un peu mieux cette attirance que nous, enfants ayant un TSA, ressentons face à notre intérêt

particulier. Je peux vous assurer qu'autant nous avons l'air dénués de toute expression faciale, autant si vous mentionnez notre intérêt, vous allez probablement être pris à écouter le discours éternel d'un amoureux qui vous parle de sa passion. Si vous prêtez attention, vous pourrez également noter que notre visage d'apparence stoïque prend, dans ces moments, l'apparence d'une étoile flamboyante déterminée à ne jamais arrêter sa lumière qui éclaire les confins mêmes de notre univers jusqu'à ce que nous puissions voir les motifs des parois de la voie lactée. ■

Retrouvez tous les numéros du Lunatic en ligne :

<http://www.cmontmorency.qc.ca/college/>





MA TEINTE

Christophe Roy-Allain

Ancien participant, maintenant étudiant de l'UdeM

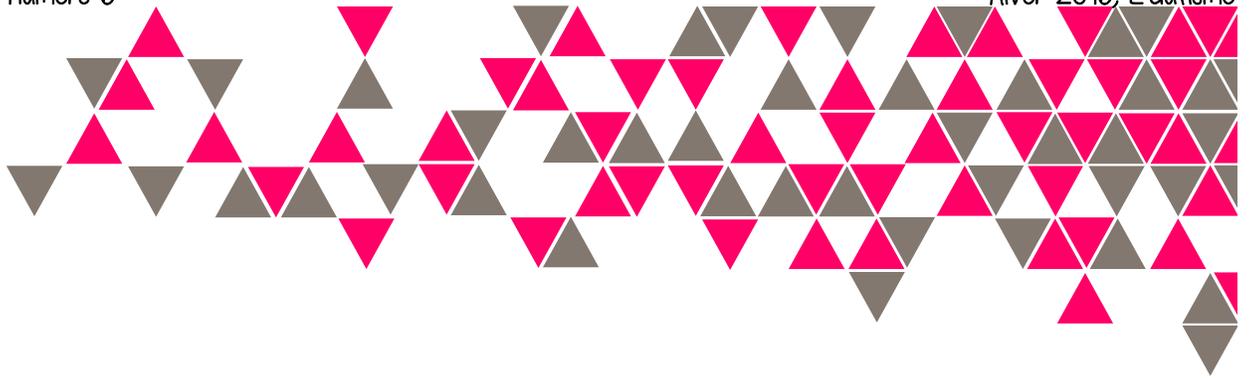
J'approchais de mes 17 ans lorsqu'une onde de choc indéfinissable m'a traversé. Je la décrirais comme un soulagement mêlé d'une drôle de résiliation. Soulagement, car je croyais alors me comprendre comme jamais auparavant. Résiliation, car cette compréhension mettait en évidence mes limites, lesquelles me semblaient alors inébranlables.

C'était à la mi-octobre 2012, date approximative à laquelle j'ai reçu mon diagnostic de TED (trouble envahissant du développement) non spécifié. Pour ceux et celles qui ne sont pas familiers avec cette expression, elle signifie que je présente un TSA (trouble du spectre de l'autisme) difficile à catégoriser. La pédopsychiatre m'a alors dit que je ressemblais grandement à un individu Asperger, mais avec un retard dans le développement initial du langage, que l'on ne retrouve normalement pas chez un Asperger.

Durant l'année qui suivit, j'ai eu l'impression d'enfin pouvoir tout expliquer ce qui **n'allait pas** à mon sujet, d'où ma résiliation. Je

me savais autiste, dans tout ce qui ne fonctionnait pas en moi, tout ce qui était « muffé », en bon français. Ma teinte autistique, indélébile comme de l'encre, expliquait ma maladresse sociale, mon anxiété envahissante et pire encore à mes yeux, mes échecs amoureux. J'étais, dans une certaine mesure, condamné à ne pas comprendre le monde qui m'entoure et à ne guère mieux m'y adapter.

À ce qu'on m'a dit (et d'après mes lectures), ma réaction initiale est plutôt répandue chez les gens qui, désireux de mieux se connaître, obtiennent enfin une réponse. Dès que l'on reçoit un diagnostic d'autisme léger, bien souvent, on se sent délesté du fardeau de se questionner sur nous-mêmes, ce qui, cependant, n'entraîne pas que le bonheur. En fait, puisque je me demandais auparavant ce qui **clochait** chez moi, il est naturel que la réponse, mon diagnostic, ait initialement pris un ton négatif. Cela ne m'empêchait pas, à l'époque, de me reconnaître des forces reliées, ou non, à mon syndrome, mais mes limites me paraissaient bien plus évidentes.

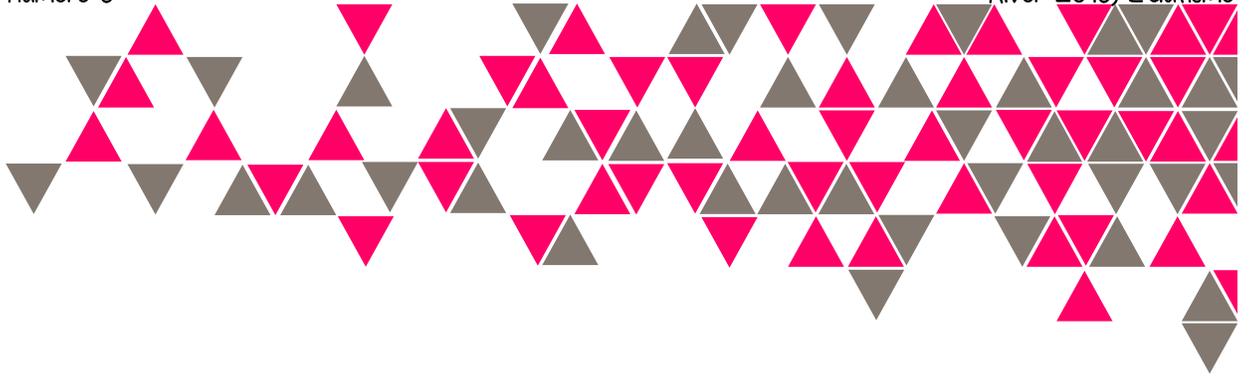


Fort heureusement, ma vision des choses a commencé à se métamorphoser alors que mes expériences de vie s'accumulaient, au Collège comme ailleurs. Moi qui ne me sentais pas de taille à maintenir un emploi stable, voilà que je travaille avec le public depuis le mois de juin 2014 et que mes collègues m'apprécient. Moi qui avais peur de ne pas m'intégrer adéquatement à la vie sociale du Collège Montmorency, voilà que j'ai fait connaissance avec nombre de gens uniques, formidables et intéressants. Qu'il s'agisse d'étudiant(e)s, de professionnel(le)s ou bien d'enseignant(e)s, je sentais que mon entourage pouvait m'apprendre à tirer mon épingle du jeu dans un monde quelque peu différent du mien, mais riche en possibilités.

Et puis, au fil des rencontres du *Lunatic*, j'ai appris à connaître des étudiant(e)s qui, bien qu'ayant des expériences et des personnalités uniques, me ressemblent en ce qu'ils sont, eux aussi, TSA. Ensemble, nous avons pu partager nos expériences de l'autisme et, je le crois, découvrir à quel point nous ne sommes pas seuls à traverser les obstacles que nous rencontrons. J'ai même déjà eu une conversation de près de cinq heures avec un autre membre du *Lunatic*, Nicolas Lavoie-Zhao, durant laquelle nous ne

relevions essentiellement que des points en commun! Ce genre d'expérience est surprenante lorsque l'on est habitué à ne pas comprendre les autres et, malheureusement, à ce que cette incompréhension soit réciproque.

À cette époque bien récente, il m'arrivait parfois de me sentir plus révolté que résigné. Alors que je me familiarisais de plus en plus avec les points forts des personnes autistes, je découvrais en même temps à quel point des préjugés entourant l'autisme, bien que répandus, s'éloignent de la réalité. Bien entendu, je ne croyais pas à de telles conceptions de l'autisme auparavant, mais désormais, ça n'était pas moi qui avais un problème, c'était la société qui ne savait pas s'adapter à mes besoins. Aussi étrange que cela puisse paraître, il y avait de ces moments où je me sentais grandi de mes expériences sociales, et d'autres où je rageais de voir des autistes ne pas avoir des opportunités à la mesure de leurs capacités. Je prenais ainsi les difficultés rencontrées par la population TSA comme un affront personnel et comme une insulte au potentiel pourtant bien réel de ces gens, potentiel que je percevais mal chez moi à peine deux ans auparavant. J'ai donc opéré une vraie



volte-face qui, cependant, ne rendait pas compte de toute la réalité.

Aujourd'hui, je crois que mon regard sur le monde me force à nuancer davantage ma façon de voir les choses. Ma révolte et mon sentiment d'être un éternel incompris s'estompent au fur et à mesure que j'apprends à quel point tous ne s'adaptent pas si facilement au monde qui les entoure. Nous avons tous des défis personnels à relever, les miens étant seulement quelque peu différents, mais pas réellement plus injustes. Ma croyance en mes émotions si uniques et si différentes de celles des autres n'est plus qu'une chimère, alors que je sais que plus d'un pour cent de la population est autiste et qu'environ une personne sur dix présente un trouble anxieux (comme c'est mon cas).

Et puis il y a le fait que ma teinte autistique ne délimite pas toutes mes caractéristiques, positives ou négatives. J'ai encore de la difficulté à cerner la place qu'elle prend dans ma vie, quoique la compréhension que j'en ai évolue dans le bon sens. Mes parents m'ont d'ailleurs permis de saisir une vérité fondamentale: je suis peut-être autiste, mais je suis aussi Christophe Roy-Allain, un être humain complexe et complet comme tout le

monde. Mes forces et mes limites émanent de ma personne dans son ensemble tout autant que de mon syndrome, plutôt léger dans mon cas. Je crois donc que ce sont surtout mes expériences de vie et mes succès comme mes échecs qui me permettront de mieux me connaître à l'avenir. Un simple questionnement théorique sur la place de l'autisme dans ma vie est peut-être bon pour ma curiosité puisque, comme tout le monde, j'aime me connaître, mais il ne sera jamais suffisant.

Alors voici ce que je pense présentement de moi-même: je suis qui je suis, j'ai des limites à travailler et des forces à exploiter, et comme mon père me l'a encore dit tout récemment, mon plus grand combat consiste sans doute à me faire confiance et à laisser venir la vie sans chercher à en anticiper chaque seconde.

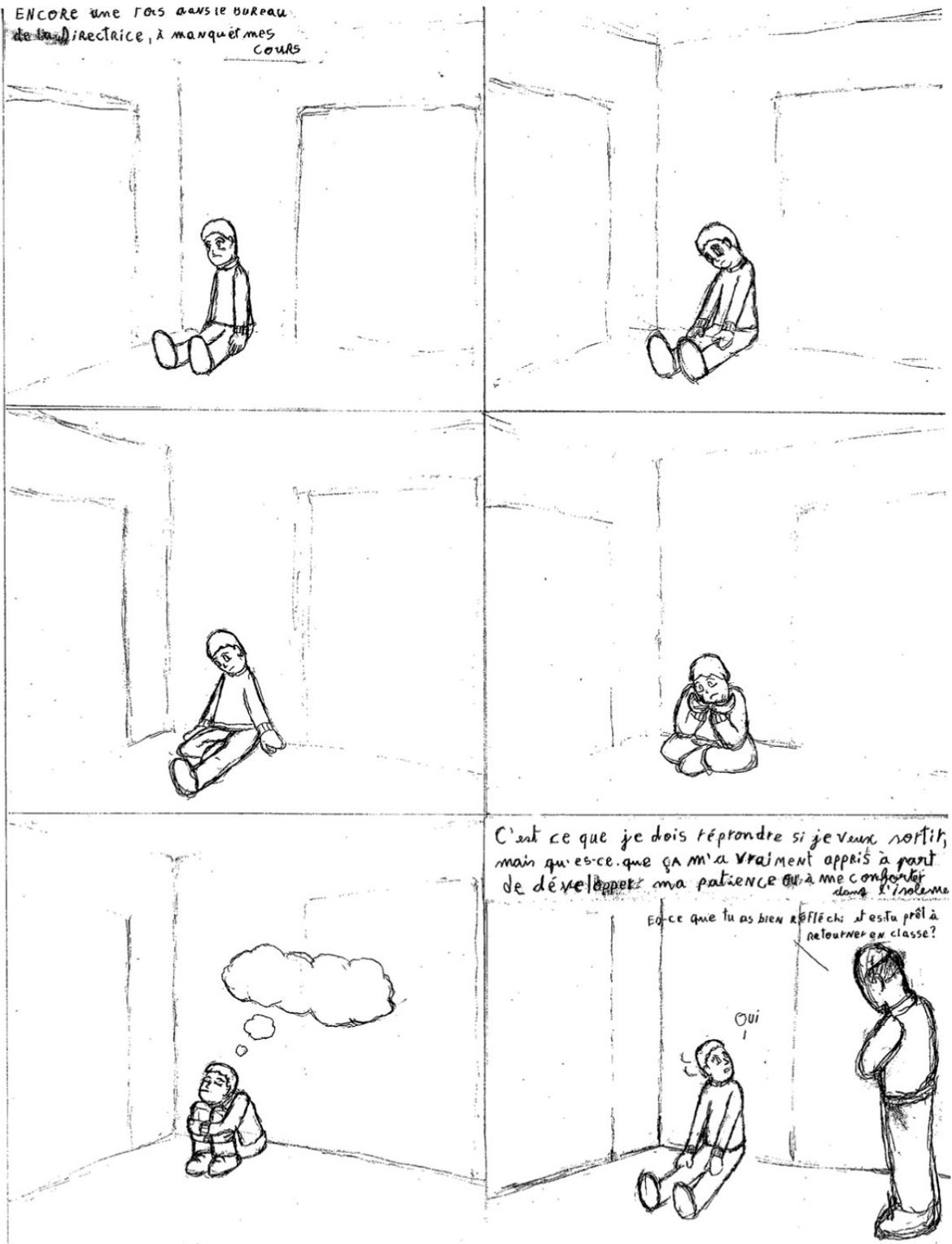
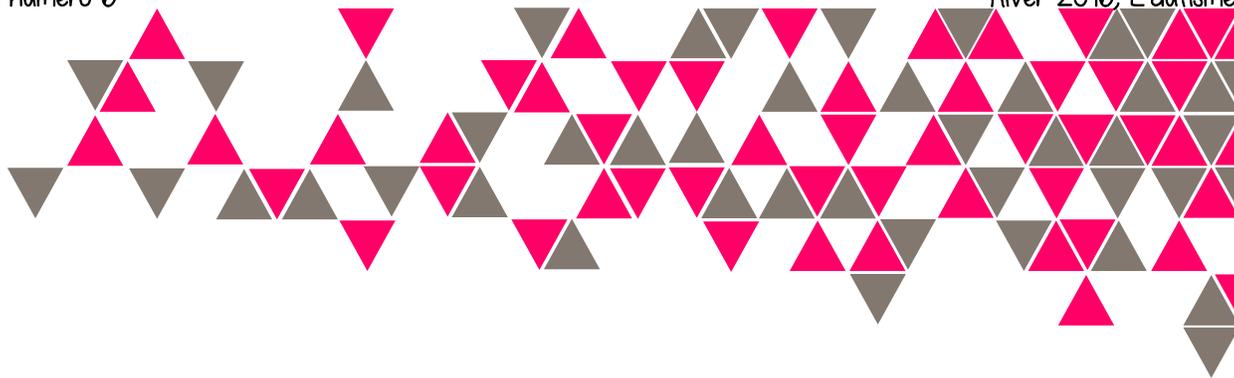
L'autisme fait partie de moi. Il est une teinte, un morceau inséparable de mon identité auquel je suis attaché, et je ne souhaite pas que l'on cherche à m'en « guérir ». Mais je ne suis pas **autiste**. Je suis moi, tout simplement. ■



BANDE-DESSINÉE

Vincent Bélair
Arts visuels





Dès l'automne 2016, rendez-vous sur notre site Web

Autistes au collégial 